

Un regard et quelques réflexions sur la poésie italienne d'aujourd'hui

- **Choix et présentation** : Jean-Charles Vegliante

- **Traductions** : CIRCE (collectif)
J.-Ch. Vegliante lorsqu'il n'y a pas d'autre
indication

- **Version revue et augmentée**

Poésie italienne au troisième millénaire, questionnements et ironie

et je ne veux pas
souponner pour la sénilité de langues toscanes.

Amelia Rosselli, *La libellule*

Il devrait être clair, avant de commencer une quelconque présentation d'une littérature étrangère, que le point de vue sous lequel cette dernière y apparaîtra ne saurait être celui de ses protagonistes directs, mais bien celui de l'horizon d'accueil dans lequel nous sommes placés d'emblée, consentants ou malgré nous. En ce qui me concerne, c'est là depuis toujours ma conception de la transmission et de l'enseignement même, n'ayant jamais fait l'impasse sur ce regard autre – et porté d'*ailleurs* – qu'il serait naïf de prendre ou d'essayer de faire prendre pour *originel*. Simplement dit, il y aura toujours du comparatisme dans la spécialité disciplinaire de telle ou telle langue-culture étrangère, que nous approfondissons en soi du mieux possible et vivifions aussi souvent que possible au contact direct des intéressés, les parlants et écrivains de l'aire en question, sans toutefois pouvoir nous fondre en elle. Évidences sans doute, qu'il me paraît important de rappeler en guise d'avant-propos, au moment où les échanges physiques et virtuels – supposant aussi une présence de spécialistes '*natives*', comme disent les anglo-saxons, parmi lesdits connaisseurs du pays d'accueil –, et avec eux les points de vue transnationaux donc, sont devenus si courants. Enrichissement réciproque plutôt qu'interchangeabilité. Du reste, depuis l'étudiant de passage jusqu'au prestigieux professeur invité, les interlocuteurs de l'autre bord ne manquent plus comme autrefois sur place, ici même, et le dialogue qui naturellement en découle suffirait amplement à corriger les ententes tacites et les éventuelles « déraisons » d'un tel regard de comparaison. Non sans saine ironie, due d'abord à la distance. Regard double, sans jeu de mots, utile à déjouer les illusions des intérêts, des amitiés et des opinions reçues (dominantes) auxquelles se réduit bien souvent – parmi les mieux informés – la perspective cavalière qui croit pouvoir donner – *d'en haut* peut-être ? – un tableau neutre et objectif de cet horizon.

Or, la première différence entre les champs littéraires de nos deux pays est pour ainsi dire dans leur extension ou incidence symbolique. La poésie occupe encore en Italie, pour un public que les télévisions privées et autres moyens spectaculaires érodent certes rapidement chaque jour, une place et une surface de réception dont une majorité de pays occidentaux pourraient rêver. Après tout, depuis les origines troubadouresques et siciliennes jusqu'aux prix Nobel Quasimodo et Montale, sans parler des succès populaires d'un Erri De Luca *poète*, l'expression écrite en vers représente plus de la moitié de la Littérature de la péninsule italienne, tous genres et époques confondus. Les élites cultivées, en mesure de goûter aux raffinements de nouvelles écritures dialectales même (Baldini, Loi, Pierro, Sovente, Pasolini, Jolanda Insana, Zanzotto), comme les derniers émigrants dispersés de par le monde (et, plus près de nous, les immigrés italophones en Italie), les jeunes adeptes

de *slam* ou de poésie chantée, sont des producteurs et des lecteurs de textes poétiques parfois passionnés ; les très nombreux sites et blogs internet en témoignent. La lecture à l'ancienne, de recueils imprimés, n'a pas diminué pour autant ; pas plus en tout cas que celle des supports papier, y compris journalistiques, traditionnels en général. Tout relatif qu'il est désormais, le prestige de la poésie et des poètes est loin d'avoir disparu ; les spectateurs de manifestations poétiques existent toujours et n'ont pas donné raison au pessimisme de Leopardi, lequel prévoyait de devoir rémunérer ceux qui accepteraient d'assister à des lectures publiques de poésie. Enfin, le nombre de poètes répertoriés – par exemple pour avoir publié au moins deux plaquettes – ne semble pas décroître depuis les dernières décennies du siècle XX^{ème}, qui ont connu une véritable inflation. En un mot, et contrairement à ce qui se passe dans la plupart des pays européens, l'Italie ne semble pas avoir oublié tout à fait son passé de grande nation poétique, c'est-à-dire d'une nation réunie surtout autour de sa langue et de son expression littéraire, davantage que par des raisons géographiques ou des accords politiques ; avec un certain nombre de poètes « civils » (de Dante à Leopardi à Fortini) pour lesquels l'allocution, le dialogue à double direction, la réflexion et la pensée *en poésie* (l'une des plus complexes) ont continué d'être significatives.

Cette modalité particulière d'une pensée complexe, justement, dont la figure de Hölderlin est devenue emblème (le *dichten* au sens plein des philosophes allemands), a continué d'animer la recherche d'une majorité de poètes italiens, une fois passée la sidération qui suivit la période 1963-78 et sa critique radicale de tout langage, en particulier poétique. Alors que l'expression de langue française – pour le moins en France, voire à Paris – ne renonçait pas aux expériences d'avant-garde, peu propices à la simple communication littéraire (et parfois, à l'inverse, terrorisantes), on assistait en Italie à une floraison d'ouvrages d'une extrême variété, où cohabitent textes engagés, réflexifs, d'évasion, ludiques, élégiaques, en langue (ou langues) et dialectes, écriture traditionnelle ou multi-médiale, fiction, suspens et innovation verbale, effusion lyrique, laconisme, élan narratif et travail sur le code linguistique, éventuellement assisté par ordinateur. L'héritage du philosophe-poète par excellence, Giacomo Leopardi, toutefois, ne se dément jamais tout à fait, et la pensée-en-poésie reste un idéal commun de ces différentes orientations ; au nombre desquelles il ne faudrait pas oublier d'ailleurs les quêtes solitaires originales, tout aussi variées quoique cohérentes dans leur évolution, difficilement réductibles à une quelconque catégorie figée, genre, génération ou chapelle. La forme, à l'occasion la forme close (Held, Raboni, Sannelli, Patrizia Valduga), là où le vers demeure malgré tout, bien reconnaissable à travers ses infinis avatars, est primordiale. Il y a donc, disons-le très clairement, une croyance à la prégnance sociale de la poésie – à son rôle possible, non décoratif, ailleurs que dans les livres (ou les salons) –, au même titre que d'autres moyens d'échange du sens, entre des êtres parlant la même langue. Et, en l'occurrence, des variantes parfois fort éloignées de cette même langue, en Suisse ou aux Amériques, ou, encore une fois, parmi des italophones plus récents. L'atelier linguistique, plurilinguistique parfois (Amelia Rosselli), ne va pas sans l'attention au monde de référence et aux thèmes susceptibles d'une dimension transitive, d'un échange avec qui n'écrit pas. Lorsque le texte « Combien de mots qui n'existent plus » de Mario Benedetti est tourné en chanson par Giovanni Peli sous le titre *Accorgetevi* (Rendez-vous compte)*, c'est le caractère dialogique, allocutif, voire injonctif du poème qui est projeté vers son public, sans abaissement du message

* Texte et chanson : www.laparoleelecose.it/?p=5357 ; ma traduction dans 'Recours au Poème' (rubrique *Avec une autre poésie italienne*), que je remercie.

poétique intégral (*accorgetevi* était bien au premier plan dans l'envoi ou *finale* du texte : « Et je dis, *rendez-vous compte*, n'ayez pas juste 20 ans, / et une vie comme toujours, qui me fait juste du mal »). Sans renoncement à sa littérarité. Sans futilité décorative non plus. La poésie, ainsi, fût-elle parodique (Giovanni Giudici, le dernier Pagliarani, Gabriele Frasca), a une présence et un certain poids opérant dans la vie publique italienne ; l'un des principaux représentants de la Néo-avant-garde, Edoardo Sanguineti, y avait acquis du reste une présence non négligeable jusqu'à sa disparition en 2010.

Il ne faudrait pas interpréter trop vite ce relatif retour à la *gravitas* du fait littéraire comme une régression vers l'ordre, ni surtout une sorte de « restauration » empreinte d'esprit de sérieux. Au contraire, si retour amont il y eut, ce fut sous le signe de la distanciation ironique et du jeu verbal (mais non avant-gardiste), en particulier avec le premier recueil de Valerio Magrelli en 1980, *Ora serrata retinae* (Feltrinelli) ; que le romancier et critique Enzo Siciliano saluait comme « gage de paix retrouvée », dans la « précise luminosité italienne » de toujours. Il citait ces vers : « Je suis ce qui manque / du monde dans lequel je vis, / celui qu'entre tous / je ne rencontrerai jamais ». La gravité dont il s'agissait est donc peut-être celle de l'interrogation devant notre fragilité, la douleur, la maladie, la mort (le scandale de devoir mourir), que seule la pensée-en-poésie permet d'affronter sans le recours du religieux, en criant son [refus du] scandale ou en le démythifiant par l'humour (les extrêmes de Benedetti et de Magrelli) ; le jeu fictionnel donc, rhétorique au meilleur sens de ce terme décrié – et l'intelligence permettant que « de chair on devienne signe » –, ou bien l'alarme de qui ose « voir nue la vie » pour nous léguer un peu de sa lucidité ; et, entre les deux, ceux qui – légitimement – préfèrent éloigner cet effroi et ... parler d'autre chose. Par exemple, de leur roman familial (Maurizio Cucchi), de la chose politique passée au filtre du langage (Sanguineti, le groupe 93, mais aussi différemment Eugenio De Signoribus), du désastre écologique (Gianni D'Elia, Laura Pugno) ; ou des blessures de l'adolescence, universelle expérience elle aussi (et autre type encore de l'ancienne *gravitas*, ici anthropologique). Pour dire non malgré tout, fût-ce quand :

Ne sert à rien

à rien ne sert juste la clôture
pour dire non, non, non !
à la souillure qui de partout nous presse
si à chaque non tu n'as un oui décent
pour en faire semis,
terrain de mémoire...
stop autrement !...
et entrer tête basse dans les clameurs
rester devant l'histoire comme un abêtiti.

(De Signoribus, *Ronda dei
conversi*, 2005),

ou bien à travers le *presque-humain* personnage aimé Pinocchio, poulain désarticulé en fuite perpétuelle loin d'un mortifère quotidien, ridicule et touchant, romantique éternel *wanderer* devenu mots et rythme lui aussi, bien sûr :

pinocchio le fugueur
à l'aube, en ce lever
clouteux de ses deux jambes
dans une odeur

électrique, juste un fil
de pré-humain

(le geste
de la fuite, l'heure)

par bonds de cabri, de poulain
osseux ou de lièvre feutré

fuites
dans la brume, fumées à s'enfuir
choses qui te poursuivent,
si tu les poursuis
elles fuient, attirées elles aussi

par l'utopique
image du balluchon, talons
levés,
loin

des trop nombreux
patrons, trop de
chasseurs

[...]

(Mariano Bàino, *Pinocchio, moviole*,
Lecce, Manni, 2000, incipit)**

– Là, dans la fumée qui se dissipe, encore une fois (E. Siciliano recourait déjà à cette image, dans le texte de 1980 cité ci-dessus) on est en droit d'entrevoir le retrait crispé de Pascoli – immense poète quasiment inconnu en français, sorte d'aède national en marge de la vie publique –, les tours et détours absurdes, inutiles d'un Josef K. (effectivement cité dans la suite du poème), la gesticulation médiatique de la fin du XX^{ème} siècle, particulièrement indécente et destructrice en Italie, dans le désarroi d'une jeunesse sans perspective. L'insolence aussi d'un peuple non résigné, en quête d'innovations ou de *bricolages* dont l'Europe a souvent reconnu la pertinence, pour le moins expérimentale (le fameux « laboratoire italien »), même dans des domaines davantage quantifiables au plan matériel et social – certains diront : davantage à prendre au sérieux – que celui qui nous occupe ici. Et l'échappatoire, sans aucun doute, pour ne pas dire la fugue et la fuite « talons levés » : à savoir en prenant les jambes à son cou, faute de mieux. Pour d'autres, la force têtue de l'inertie, qui est aussi – Braudel nous l'a enseigné pour les temps longs – une forme de résistance. Tout comme les langues et dialectes minorés, en face du tout-anglais mondialisant :

l'ennemi est archi-victorieux ?
mais le dernier mot n'est pas dit
et je m'en irai par le monde
avec mon petit caillou en poche
parce que la vitrine ne m'attire pas,
ni la boucherie où pendent boyaux et malecordes

(Jolanda Insana, *Il martòrio*,
Garzanti, 2002, explicit).

** Deux traductions légèrement différentes de ces textes dans mon "Poésie italienne au passage du millénaire", pour : *Littératures d'aujourd'hui : contemporain, innovation, partages culturels, politique, théorie littéraire* (dir. J. Bessière), Paris, H. Champion, 2011, p. 37-38.

Une autre différence sensible entre nos deux langues-cultures, avec les conséquences que cela entraîne pour leurs traditions littéraires respectives, réside, me semble-t-il, dans la manière dont elles ont réagi à la fin des certitudes, des croyances, des normes et des genres, après l'écroulement des ultimes structures héritées du modernisme progressiste. Après la fin des utopies en somme (dissolution de l'URSS, 1991), des écoles esthétiques reconnues de tous et d'un consensus sociétal déjà fragile (par exemple avec le relativisme généralisé du début du XXI^{ème} siècle). Dans le cadre de cette nouvelle donne, le discours de la *doxa* remise à la page peut se résumer – certes grossièrement – au credo laïc du « Je fais ce que je veux » individuel, en deçà des limites des convenances bien sûr, voire d'un conformisme *soft* désormais dominant. C'est du reste pourquoi la « fin de vie », euphémisme du bien parler commun, paraît être devenue si encombrante, comme une véritable butée, le vrai *mur de la terre* de notre temps (un titre de Caproni, 1975), et notre dernière frontière. La mort de Dieu une fois digérée, depuis la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle pour le moins (mais Leopardi, à sa manière, l'avait déjà admise), nous avons tenté de reconstruire plusieurs systèmes partiels, fragmentaires, non exclusifs les uns des autres, tolérants si l'on préfère ; mais que faire de notre propre mort ? C'est la dignité des plus hautes expressions culturelles humaines – la poésie en est une, sans conteste – que de proposer au moins des bribes de réponse, voire des passages vers de prochaines interrogations, en tout cas des échos à un tel questionnement « en avant ». Or, les voies qu'empruntent depuis un bon siècle les institutions littéraires de part et d'autre des Alpes sont là bien différentes entre elles, sinon divergentes. Pour une majorité d'Italiens, citant encore Leopardi, « la poésie lyrique peut se dire la cime, le comble, le sommet de la poésie, laquelle est le sommet du discours humain » (*Zibaldone* 245, 18 sept. 1820). D'où l'effort contemporain pour se libérer de ces sommets, de la vieille omniprésence du sujet lyrique et de son élégie, dans la seconde moitié du siècle passé (disons, après Sereni), là où les Français regardaient ailleurs : vigoureusement étrillés par le Surréalisme, la psychanalyse freudienne et les Avant-gardes, ils ne se risquaient plus guère (déjà) sur ces terrains mouvants, au moins depuis Daumal (« dans un vrai poème les mots portent leurs choses »). Si bien que la nouveauté, au passage du millénaire, a pu être *Du lyrisme*, un essai de l'écrivain et universitaire J.-Michel Maulpoix, sur les poètes « lyriques » du second après-guerre (J. Corti, 2000) ici, comme un regret ou un retour ; alors que son homologue poète et universitaire italien Enrico Testa publiait l'essai-anthologie *Dopo la lirica* (Après la poésie lyrique) concernant les poètes transalpins de 1960 à 2000 (Einaudi, 2005). En une prise de distance, un éloignement. On le voit, les chemins praticables se séparent, les méthodes empruntées divergent assez nettement. Ce dernier ouvrage, qui a fait date, parvient à se restreindre à une quarantaine de noms – sur 40 ans –, de Sereni à Antonella Anedda, et articule cette sortie hors de la haute « tradition du XX^{ème} siècle », pour reprendre une formule chère au critique Mengaldo, autour de la prosaïque « catégorie du personnage » et de ses modalités d'apparition plutôt narratives-théâtrales, par effacement du je lyrique précisément : une échappée dont les points de force textuels seraient, au fil des ans, *La ragazza Carla* de Pagliarani (1960), *Satura* de Montale (1971), *Teàter* de Loi (1978), *Paesaggio con serpente* de Fortini (1984) et *Quare tristis* de Raboni (1998) ; j'aimerais y ajouter, plus près de nous, le prosimètre *Geologia di un padre* de Magrelli (2013). La moitié exactement de ces textes, devenus déjà fondateurs – dans le moyen terme en tout cas – pour les plus jeunes, est disponible (ou le sera bientôt : Magrelli) en français. Par rapport à ce qui peut ressembler à un nouveau canon littéraire, ce n'est pas si mal.

Le travail sur le langage, extrême dans les premières années de la période qui nous occupe, ne rend pas aisés une réception et un transport dignes de ce nom, même dans une langue réputée proche. Les textes les plus novateurs d'un poète tel que Majorino, par ailleurs considéré plutôt « réaliste », en particulier ceux de *Provvisorio* (1984), semblent ainsi à la limite de l'intraduisible. Mais on pourrait en dire autant des *Quatrains* de Patrizia Valduga (1997), tant leur singulière *littérarité* est inséparable du rapport, parfois citationnel, aux grands textes classiques de la Modernité, comme ceux de Pascoli – lesquels justement ne sont pas disponibles en français. L'expression dialectale, cela va de soi, pose aussi des problèmes de total déséquilibre entre Italie et France ; même chose pour les formes anciennes, en partie réinventées, de l'italien (Giudici, Rosselli, Scataglini), ou les hybridations avec la vidéo, le rythme parlé d'autres langues, etc. (Mariangela Guàtteri, Rosselli encore, Gian Maria Annovi)... Pour qui essaie d'observer de près ce qui se passe dans le domaine italien, à tout le moins en poésie, il y a là une sorte de cercle vicieux, ou d'aporie traductive, dont il est difficile de sortir en l'absence d'une ferme volonté éditoriale sans parti-pris. Non sans risque, bien sûr. N'est-ce pas du reste, plus généralement, le problème de la poésie et de sa – dirait-on – « visibilité », en tout cas en France ? Ce qui n'est pas suffisamment exposé existe de moins en moins : d'où l'idée reçue que la poésie ne se vend pas. Et pourtant, pour le domaine italien des passerelles privilégiées fonctionnent parfois, dues à des liens particuliers, des communautés de pensée, des collaborations et amitiés littéraires de plus longue échéance. Une sorte de « communion laïque » effective, agissante et souvent passionnée. L'exemple passé de Zanzotto, apprécié en tant que « lacanien » sur les bords de Seine, a fait en cela école, si l'on peut dire. Ainsi, pour en rester aux deux grands pans esquissés, du ton grave et du jeu ou ironie, E. De Signoribus (mais non Benedetti), Magrelli (mais non M. Cucchi) sont relativement bien diffusés en France aujourd'hui : versants visibles du grand massif italique caché, ou peut-être trop discret (Enrico Testa, Fabio Pusterla, Gianni D'Elia). Les sonnets de Raboni ont croisé heureusement les chemins de Jaccottet, comme autrefois Ungaretti avait fraternisé avec Paulhan. Il est à craindre qu'ils cachent la forêt de tous les autres – et ceux-là sont nombreux – dont les choix esthétiques présentent moins de points de contact, sinon d'interfaces, avec ce qui intéresse ou préoccupe les Lettres françaises de ce temps. Par exemple, les diverses expressions de résistance à l'usure du quotidien médiatique : violentes, exhibées ou secrètes jusqu'à l'invention de langues « séparées » improbables (Milo De Angelis, Cesare Viviani), ou encore refusant les thématiques conventionnelles pour une plongée dérangement dans l'indistinct de la matière, de la corporéité, de l'informe, de l'inconnaissable – humain ou animal (Laura Pugno) –, du disparu, de l'inanimé, du matériau urbain (Marco Giovenale, Italo Testa, Andrea Inglese), de « l'erreur et vérité du désir » (Antonio Riccardi), des existences marginales (Attilio Lolini, Florinda Fusco), de la décomposition irregardable dans la maladie, l'agonie et l'après-mort (P. Valduga, *Donna di dolori*, 1991) :

Compatriotes, mes contemporains,
mes compagnons sans yeux et sans oreilles,
seaux après seaux de sang et sang par seaux
de vos minuscules ignobles cœurs.
Venez-vous, oui ou non, me déterrer ?
Dépêchez-vous, emmenez-moi au loin.

On le voit, en dépit de l'allusion appuyée au sarcasme baudelairien, ce sont des formules qui exhibent un passé institutionnel quasiment inconnu en France,

celui du plus noir Baroque (et de la Contre-réforme) passé par la mise en scène théâtrale, ou d'opéra, avec une espèce d'adresse au lecteur que nous aurions tendance à esquiver, par crainte d'un pathétique jugé peut-être trop naïvement fondé sur un pacte de connivence entre la voix poétique et ses destinataires ; s'il faut, par parenthèse, avoir des destinataires « frères » lecteurs, ce qui est loin d'aller de soi aujourd'hui... Un ton de frondeuse provocation aussi, comme dans l'exemple traduit plus haut, qui peut alors paraître « impur » au regard d'une bien comprise littérarité sans faille ni spontanéité. Une circulation entre parlé, prosaïque-dialogique, et poésie enfin, que nous avons un peu de mal à recevoir (et à traduire réellement, d'abord) dans notre propre institution littéraire, en dépit du grand modèle de Queneau (de Christian Prigent aujourd'hui ?). Mais les véritables correspondances, non sans ouverture lyrique d'ailleurs, seraient plutôt en français dans les voix inégalées de Bashung – dont le *Comme un Légo* (créé avec Manset) a un ton qu'on ose dire léopardien – ou de H. F. Thiéfaïne ; sans vouloir offenser revues chic et grands éditeurs. Quoi qu'il en soit, avec le latin du méridional Michele Sovente, ces difficultés se trouvent toutes comme concentrées et exacerbées jusqu'en un point exquis :

Les ténèbres m'agrippent fort,
pour ma soif est l'auberge,
la faim toute ma voûte céleste,
les feuilles frémissent, siffle
dehors le dard-désir,
sur le pont court la poussière
hivernale – c'est la dérision
de la vie, qu'y faire ? –
mes os mordent le limon
d'Enfer...

(*Neque nobis prodest, Cumae*, 1998),

un point de souffrance presque indécente – mais la langue minorée le permet : ou, ici, la langue morte. Langue morte de la poésie. Lorsque, encore, « strident / vagae alae vagantes » dans l'air, « scille siscano a luóngo / p' 'i ssénghe » (*Carbones*, 2002), des ailes s'étendent floues en crissements sifflants... d'un Érèbe à l'autre.

Rien qui ressemble, on s'en sera aperçu, à la prétendue vitalité joyeuse du sud, un brin futile et sensuelle, dont nos exsangues littérateurs accablés de théorie puissent se sentir régénérés de ce côté des Alpes, comme on l'a cru parfois. Et le sud du sud – depuis Albino Pierro ou Assunta Finiguerra jusqu'à Domenico Brancale – plus noir que jamais, ainsi que Sciascia, sur un autre plan relativement à la Sicile, nous l'avait bien montré. Mais le grand isolé Lorenzo Calogero déjà, à sa manière hallucinée : « la mort comme un long soir dans les yeux / t'est une sœur charnelle toute proche » (*Come in dittici*, 1956)^{***}. Partout, la variété de ces Italies poétiques est impressionnante, avec des « petites patries » non moins originales, puissantes et désarmées – et aussi douloureuses – dans les provinces du nord ou du centre ou des îles. Ou bien hors d'Italie (Cristina Alziati, Mia Lecomte, Alberto Nessi, Fabio Pusterla), y compris avec quelques productions post-coloniales. Comme si, une fois encore, le destin de ce pays multiple était confié à ses Lettres (et à ses langues), de préférence à d'autres instances davantage centrales, normées, étatiques peut-être. Les « quelques autres Italies », hors péninsule, mériteraient une fois encore (je l'avais

^{***} Sur ce poète, encore moins connu que Pascoli en français, voir par ex. C. Verbaro, *I margini del sogno*, Florence, ETS, 2011 ; ainsi que : www.lenouveaurecueil.fr/PourCalogero.pdf. Sur Sanguineti, voir le récent volume d'hommage *Per Edoardo Sanguineti: Lavori in corso*, Florence, F. Cesati, 2012.

tenté en 1982-85 avec 'Les Langues Néo-Latines') un traitement à part, étendu désormais à un début de véritables italoophonies indépendantes des frontières nationales. Mais la variété ne doit pas mener au catalogue, au manuel ou au dictionnaire. Aussi ne prétendons-nous pas dans ces quelques pages traduites en faire le tour, ni même en donner un aperçu global qui serait en tout et pour tout représentatif : plutôt, le choix proposé se voudrait cohérent avec un certain point de vue, distancié et participant à la fois, tel que je l'ai esquissé au début, d'autant plus prudent et sans doute provisoire qu'il n'hésite pas à affirmer ses préférences, au sein de l'accueil fraternel le plus large possible. Choix des voix poétiques, choix du type de traduction. Sans oublier quelques textes appartenant déjà au passé, mais à la manière d'un *futur antérieur*, par certains aspects déjà ou encore en avance sur ce que diffuse le plus souvent une communication (même pas de masse) grippée, convenue et répétitive : c'est par eux, grâce à trois auteurs récemment disparus, que nous allons commencer le voyage.

Jean-Charles Vegliante,
mars-avril 2014, octobre 2014

Futur antérieur :

La formule éculée, « est-il besoin de présenter... » et la suite, serait à grand peine évitée, et sans profit, au sujet de Zanzotto, l'un des rares poètes contemporains bien traduits et aimés en France, pour des raisons complexes sur lesquelles on ne reviendra pas¹. Sa poésie s'est beaucoup renouvelée, en langue italienne et en dialecte, suffisamment pour donner lieu à des influences encore vives et à des lectures variées, y compris en langue destinataire autre. Nous proposons ici l'un de ses derniers textes, que nous avons reçu encore inédit en volume et traduit collectivement – bien sûr avec son accord – au sein d'un groupe de recherche en traduction et traductologie de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3. Il est relu et reproduit tel quel (voir site 'Une autre poésie italienne' de cette même université), avec une courte note voulue par l'auteur. En revanche, Giovanni Raboni n'est pas encore accueilli comme il le mériterait hors d'Italie, malgré le beau recueil procuré par Jaccottet à La Dogana, diverses parutions en revues, et le volume édité chez Gallimard en 2005 (après la mort du traducteur Bernard Simeone), ainsi que des lectures de sa *Représentation de la croix* restées sans suite ; puisse sa présence en tête de ce volume représenter plus qu'un simple hommage². Son ami, Franco Fortini, disparu en 1994, partage un peu le même sort³, mais des contraintes chronologiques nous l'ont fait laisser hors de cette anthologie (même chose, du reste, à quelques années près, pour Giovanni Giudici). Autant que dans la section suivante, il n'est pas question d'ailleurs de prétendue exhaustivité... Enfin, quasiment inconnu malgré quelques présentations lisibles surtout en ligne⁴, Michele Sovente a écrit en italien, en latin (comme son grand aîné Giovanni Pascoli), en napolitain (variante du Cap Misène) ainsi que des textes multilingues ; il est mort la veille de ses 63 ans en 2011, alors qu'il atteignait une vraie (quoique relative) notoriété transnationale avec, entre autres marques, la reconnaissance du prix léopardien La Ginestra (il avait eu déjà les honneurs du Viareggio-Rèpaci poésie). Pour des raisons d'équilibre, mais en respectant une originalité frappante par rapport à la situation française quasiment monolingue, nous avons privilégié ci-après sa production non italienne.

¹ Presque tout l'œuvre poétique de Zanzotto a été procuré par Ph. Di Meo, chez M. Nadeau et ensuite chez J. Corti (Paris). Certains poètes italiens, de Montale à Luzi, Zanzotto ou De Signoribus, ont eu la chance – qui a été en même temps une limite – d'un traducteur quasiment exclusif en français : une conséquence probable du centralisme culturel, voire du parisianisme de notre pays.

² Voir, respectivement : *Au livre de l'esprit*, trad. Ph. Jaccottet (de *Quare tristis*), Genève, La Dogana, 2001 ; *À prix de sang*, trad. B. Simeone, Paris, Gallimard, 2005 ; des fragments de la *Représentation* dans le site 'Recours au Poème' <https://www.recoursaupoe.me/fr/chroniques/avec-une-autre-poésie-italienne/j-c-vegliante-0> (on consultera utilement le site multilingue : www.giovaniraboni.it).

³ Signalons au moins une récente présentation dans : <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2013/03/anthologie-permanente-franco-fortini.html> .

⁴ Voir : www.lenouveaurecueil.fr/Michele.Sovente_trad.pdf ; ou encore : www.poezibao.typepad.com/poezibao/2011/11/michele-sovente-anthologie-permanente.html .

Andrea Zanzotto (1921-2011)

De : *Conglomerati*, Milan, Mondadori, 2009

Ellébore: ou quoi donc ?

I

En chaque chambre, en chaque secret
interstice je te rencontre, vous rencontre, ellébore
bouquets au pied caché, souterrain
en soignante folie
multiples et doux comme vos caresses
de feuilles qui ramènent
de la chambre de la maison
à celle de la petite vallée
plus simplement perdue et mouillée en elle-même
et dans son propre hivernal interstice
son propre enraciné indice
de beauté ou obscurité toujours en délire.
Si légèrement se donner, caressé
en soi, étendu en enthousiasme apaisé
Oh, calme : Calme, ellébore
sont tes duplicités et tes corolles-caresses
humbles comme les guéries folies
en ces suites de chambres
subrepticement épanouies et puis récupérées
en rampant

Ellébore

Ellébore nom
de tant d'espèces de plantes
liées en énigmatiques
similarités de racines
rhizomes de poisons
convergeant parfois
dans les rosautés plus profondes
: des dictionnaires)

Ellébore

Ellébore n'est plus ton nom
en certaines vaguantes erreurs des saisons
tu es *carneval* qui est distance et dégringolade
dans le monde renversé où tu t'insinues
par des coteaux domestiques le long d'apaisés et modestes noms
de caméléon à peine visible, mais
présente petite plante petite sœur
pour nous peut-être morte
en voulant guérir nos folies —
dans les interstices, dans les chambres harpies
de la maison et non maison, du poème aux plus

menaçantes règles et dissymétries.
Oh adieu à ta carnavalesque
et rose bécotée
soudaine résurgence et puis rapide disparition.
Emporte avec toi ce qu'il y a de plus secret
et surdigne et brûlant de fièvres
dans la lampe torve d'acariens des tapis d'intérieur,
médication que tu rends médication
ton glissement même quand tu te relies à l'idée
de folie, de sorte qu'en la fuyant tu nous gouvernes
disparaissant-disparaître
intersticer-fou de feuillet roses
potion-consommations de feuilles peut-être noire mégère.

Ellébore

II

Mais où l'errance de notre réveil dans tes
serpentes et innocentes trames
où rassasies-tu du bien mental
la faim, en quels espaces, en quels vides d'un autre pouvoir.
Il n'est songe ni stase ni ardeur
qui approprie à chaque créature
chaque distance de soi, et qui l'appelle
ou en ne te laissant pas trouver la redonne à soi —
ici et là par l'immense des chambres
soudaine feuillaison jusqu'au noir des pétales noirs
devant eux je vois clair, je deviens clairvoyant
devant la fenêtre qui donne sur les monts et sur
la sempiternelle guérison. Et les trames
de la guérison soupirées et la sempiternelle guérison et les maternels
habits, et les habits et les livrées de la guérison crépissant
de lumières extérieures, tout à coup tu me les caches, ou à voix basse
proposes et vantes
comme voudraient les mots, mais ici
ils glissent en paralysie, en intérieurs de poésie — [ainsi] et [ainsi.]
Tombent au contraire en silence de cireuses circonstances
de pétales — du blanc au noir —
pour dir-divertir (si dryades le permettent et bibelots de
bois-intérieurs) de ce que fut chaque amour-folie
chaque acronyme
chaque rébus d'esprit-folie.

Ellébore

Ellébore

Et entre-temps, dans le tremblement des intérieurs
tu deviens fleur de lune et givre et d'aube fine entre les mains
recueillie — aube de pensée rare et étrangère,
qui osa changer chaque sommet ou racine
en sombre humilité. Retiens-nous, toi, offert à tant
de coins ravis, de la maison, du crépuscule-maison

Ellébore

Giovanni Raboni (1932-2004)

De : *L'Opera poetica* (éd. R. Zucco), Milan, Mondadori, 2006

Anagramme

1.

La rose de bave qui s'ouvre
dans le feu de débris,
métamorphose en alun
d'une humide, longue agonie
ne devrait pas dépareiller,
je pense, dans ta revue
de petites morts – cette fois
non pas d'homme, mais d'animal.
Et en plus, donc avec rien,
je te donne, si tu veux, l'autre chose
qui n'existe pas, qui n'est
que dans mon esprit,
deux mots (ou bien trois ?)
que je voudrais tant comprendre
(plus de trente ans que j'espère)
avant à mon tour de mourir,
des mots nets dans un confus
chuchotis, forts dans un rôle
(plus de trente ans que j'écoute)
toujours plus étouffé: *non pròbiso*.

2.

Et voici, les lisant, ayant trouvé le courage
de les écrire, noir sur blanc, avec l'astuce et la dignité
de quelque pauvre rime, voici, d'un coup, j'ai l'impression
que tout est très clair: mais oui,
une anagramme, l'anagramme d'un bout de prière,
pro nobis! Et le *no* qui avance, qui vient d'abord, qui prend
la place de l'*ora* et de l'*hora*, pas besoin,
pas nécessaire de l'expliquer ce non
d'une femme ni vieille ni jeune, ni seule
ni heureuse qui meurt...

3.

Trente-deux ans, alors, que chaque soir,

ne sachant pas, croyant prier,
je refais le parcours d'une agonie?
Oui, pour ça, non pour les âmes que j'aime.

4.
Mais après, vois-tu, plus rien
n'est clair, tout, écoute, se confond
dans le bruit du sang, il ne reste
qu'un caillot de syllabes, non nobis,
non possum, j'éprouverai...

A tanto caro sangue, Mondadori 1988

Ombre blessée, âme ici qui viens
en boitant, te glissant hors de ton pâle
abri chercher dans ces rêves le peu
que je grappille pour toi dans les passes

de réveils et cauchemars, les obscènes
cortèges des charades, si peu
que parfois quand tu arrives le feu
est déjà froid, arrachés les volets, pleins

de fades intrus, d'incertains répliquants
l'espace des cuisines, la table
de classe, le lit, donne-moi du temps, ne

disparais pas, le temps de régler tous ces
comptes honteux en suspens avec eux
avant de m'étendre à ton côté.

Ogni terzo pensiero, Mondadori 1993

Tellement difficile à imaginer,
vraiment, le paradis ? Mais s'il suffit
de fermer les yeux pour le voir, il est
là derrière, sous les paupières, il semble

qu'il nous attende, et personne d'autre, fête
matutinale, gloire crépusculaire
sur la ville intouchée, sur la mer
d'avant la diaspora – et s'éveille

alors, tu n'entends pas ? une lointaine
voix, lointaine et bien plus proche comme
si non pas l'oreille en vibrait mais

un autre labyrinthe, une membrane
secrète, tendue dans le noir à demi
entre le rien et le cœur, silence et nom...

S'en aller, revenir, deux pensées
douces jusqu'à la mort en trois mots
seulement, LIGNES NORD MILAN, hier
imprimées limpides dans la lumière

du matin, à présent sur les pauvres
échasses du souvenir. Il ne faut
pas grand-chose pour voir que les autres
ne savent rien de ce qui fait mal

dans notre mémoire, que pour eux
Auschwitz est un nom quelconque, un son
sans histoire. Je les sens, plus légers

que l'air, m'effleurer, fendre le bon
de l'air, oh non exilés, frontaliers
de l'air en route entre brume et or.

Quare tristis, Mondadori 1998

(trad. légèrement différentes dans le site dédié à
l'auteur : www.giovanniraboni.it)

Michele Sovente (1948-2011)

De : divers recueils (tous plurilingues)

C'u scuro a viérno se sente
fui 'u viento ca se scarduléa
ac ventus per schidias
loin beaucoup s'en va avec
les plus petites particules
de tous les vents e carréa
il vento chissà dove
l'anima trascolorante l'anima
fluttuante di spettrali presenze
tandis que la nature
cutem aliam monstrat
rint'a nu munno 'i mbruóglie.

Au crépuscule, l'hiver on entend
fuir le vent qui se démène
et puis *ventus* parmi les copeaux
loin beaucoup s'en va avec
les plus petites particules
de tous les vents et entraîne
le vent dieu sait où
l'âme pâissante l'âme
fluctuante de présences spectrales
tandis que la nature
montre une peau différente
d'dans un tas d'embrouilles.

Superstiti, "Survivants", 2009

Brûlent tout bas les charbons
par les vastes flux d'angoisse
de l'automne ou de l'hiver
quand de vagues ailes s'épandent
en sifflant aux fissures
des fenêtres et que s'avive
dans le souvenir l'amour
troué de silence, et de leur geôle

fuient à la recherche d'autres
gens, d'autres figures les charbons.

Carbones, Garzanti, 2002

La langue imprimée dans le vide
laisse des ombres aime
de dévorantes-éphémères lames
tombant sur les nœuds du corps ;
du côté de l'histoire l'évidence
se perd parmi des noms abrasés
et les désirs exténués
implorent le repos. Vide scintille
la langue dans le gel, des plaines
liquides la poursuivent, à présent
la fourchelangue tranche-retranche
dans le vide infini imprimée.

(trad. du latin et du napolitain)

Mihi sunt... / C'est à moi

Ces bras-là c'est à moi, des yeux
je touche et vois de pâles
ailes dans les eaux, des queues
peu à peu dans mon sommeil
d'obscurer fenêtrés
je les sens miennes nuées
nouées, des branches c'est
à moi des vertèbres, et donc
m'émeuvent des fragments
de lumière engloutie, de suintantes
pustules m'effleurent
et des ongles me desquament,
mille fois en feu c'est
à moi ces feuilles frontalières.

Aves / Oiseaux

Entre eux : les oiseaux
se partagent les airs, portant
lumières et désirs sur leurs ailes
– de l'hiver à l'avril.
Leurs souffrances, leurs routes
par les vents mauvais,
en grincements plus longs
que de bourbeuses portes, aux oiseaux
des oiseaux vers la nuit doucement
par le menu racontent.

Cumae, Venise, Marsilio, 1998

(trad. du latin)

(versions légèrement différentes dans les sites du
'nouveau recueil' et 'une autre poésie italienne')

Un regard (d')aujourd'hui, Essai forcément et joyeusement provisoire

À partir d'ici, vaste plage blanche : *hic sunt leones*, ou du moins *eones* (des "arbres inconnus"), contrées non encore cartographiées, autrement dit l'aléa de la nouveauté, parfois de la découverte (et de sa pérennité vraie ou fausse) de critiques souvent sensibles « au renom plus qu'au vrai » (Dante, *Purgatoire* XXVI). Cela fait partie du jeu du contemporain, et le temps fera son tri. Nous ne prétendons pas non plus approcher d'une quelconque neutralité objective : le choix proposé n'engage que la responsabilité de son auteur, s'il a essayé, sans aucun doute, de dépasser ses propres routines de lecteur, la facilité, les limites de son information et de ses probables préjugés. Non pas ses préférences, bien sûr, que l'on serait même en droit de revendiquer (je l'ai fait plus haut), surtout quand on se meut au contact, tout près de l'actualité récente. Cela dit, parce que le passage dans une autre langue (la destinataire) est aussi une forme de légitimation, on verra que les *inédits absolus* ont été évités ; et que même les rares 'inédits en volume' restent l'exception. On pourra trouver davantage d'individualités, et variées, de Patrizia Vicinelli à Eugenio De Signoribus à Valentino Zeichen, dans notre Anthologie collective (groupe CIRCE, Paris 3) 'Une autre poésie italienne' en ligne, déjà citée. En réalité, les noms retenus – puisqu'il faut bien choisir – peuvent être assimilés à des pierres blanches posées de loin en loin dans ces lieux déserts, ou par moments désertés, dirait-on, par une critique distraite ou des éditeurs frileux et occupés de mille autres choses. Voici donc quelques-unes des voix qui – me semble-t-il – ont quelque chose de singulier à nous dire, encore une fois avec la distance qu'il y aura toujours entre les deux Littératures concernées par l'entreprise de *translation*, et peut-être, on peut du moins le parier, avec une appréciable probabilité de durer au delà d'une seule génération. De même que plus haut, les langues 'autres' (autres que l'italien centré, dans la mesure où ce dernier existe) n'ont pas été évitées ; pas recherchées non plus systématiquement. Il en va ainsi, également, si cela ne va de soi, pour les genres et le genre (*gender*) que l'on espère voir, au bout du compte, respectés.

La chronologie est évidemment contemporaine, à défaut de pouvoir être toujours synchrone ; voire dans un cas au moins, hyper-contemporaine. Mais pas trop non plus, *ma non troppo*. C'est faute de place, comme on l'aura vu déjà ci-dessus, que tous les poèmes ne sont pas offerts dans leur langue originale, c'est-à-dire en version bilingue ; au demeurant, le texte de destination, s'il atteint peu ou prou son objectif d'autonomie relative, devrait pouvoir résister seul, parfois, aux divers « essais de résistance » de la lecture poétique – la plus attentive, mais aussi la plus rêveuse et variable qui soit. Au plan tout limité qui est le nôtre, dans une portion de vie humaine, il n'y a aucune raison pour ne pas considérer ces textes, dans leur nouvelle langue (destinataire), comme définitifs : jusqu'à la prochaine tentative de vraie réécriture-en-traduction, bien entendu. Passons donc sans plus tarder à cette simple, écrivante et lisante « épreuve de résistance des matériaux » (telle, l'expression exacte naguère utilisée par Fortini, alors que nous traduisions en un inoubliable séminaire son extraordinaire *Poesia delle rose*) dont, suivant l'expression

de Celan, il convient aussi de préserver, sinon de vouloir l'*ombre* : voici alors ces autres « roses » de mots.

Comme en cette lointaine occasion, il va de soi pour moi traducteur, y compris du point de vue strictement sémantique, que la priorité doit être donnée au rythme, le rythme souverain qui tient « liée » la merveille « musaïque » du poème (Dante) et contribue à lui donner son sens profond, au delà des simples contenus et des connotations. Au delà même de la rime, pourtant si entraînant dans *La Comédie* car enchaînée et tierce, pour la simple raison que sa genèse ne pourra jamais être en accord avec son autre langue (de destination) ; et par exemple, chez un grand contemporain, à ce moment-là,

Roses, fleurs de poussière, quelle âpreté...

ou bien :

Roses, roses poudreuses, quelle âpreté
dans vos souches... [etc.]

F. Fortini, *Une fois pour toutes*, Fédérop
1986.

Où la lecture peut varier, du côté de la réception à un moment donné, dans un état de langue donné, autant que les choix alternatifs (ou concurrents ensemble) de l'opération traductive.

De la même façon qu'aujourd'hui, rythme donc simplement *donné à lire* :

Maurizio Cucchi

Maurizio Cucchi est né à Milan en 1945 ; il a fait une entrée remarquée en poésie avec *Paradossalmente e con affanno* (1971) et *Le meraviglie dell'acqua* (Mondadori, 1980), suivis d'une dizaine de recueils, anthologies, sections du prestigieux « Almanacco dello Specchio », etc. Comme le suggérait Enrico Testa dès la fin des années 90, l'interrogation sur sa propre identité semble être le fil conducteur de sa quête d'un double qui se révélera proche de son père disparu (et désigné pour finir sous le nom de Glenn). Cucchi a également écrit des proses, des romans, des critiques, des présentations qui ont fait date, et a beaucoup traduit (Stendhal, Mallarmé...). Son récent *Malaspina* a remporté – avec *Geologia di un padre* de V. Magrelli – le prix Bagutta 2014.

<p><i>Il padre che mi parlava era un ragazzo dal largo sorriso e aveva gli occhi che hanno già imparato rifugio lui ristoro mio pensante che riempie la mia sorte. Non ti ho tradito ma non ti sogno più e se mi sogno mi sogno col tuo viso: sul tuo torace mi ergo nella tua mano mi fido con te la folla si spalanca. Sii maledetto tu che sai fare e non sai fare sono un bambino ignavo che non si vuole alzare.</i></p>	<p>Le père qui me parlait était un jeune homme au large sourire avec des yeux qui ont déjà tout appris lui refuge lui mon réconfort pensant qui remplit ma destinée. Je ne t'ai pas trahi mais je ne rêve plus de toi et si je rêve de moi je me vois avec ton visage : sur ton thorax je me dresse en ta main je me fie avec toi la foule s'ouvre. Maudit sois-tu car tu sais faire et ne sais faire je suis un enfant indolent qui ne veut pas se lever.</p> <p style="text-align: right;"><i>Donna del gioco, Mondadori 1987</i></p>
<p><i>C'era un bel sole quel mattino di maggio. Glenn se ne andava in moto dalla periferia, la 6,35 in una tasca del vestito beige. Vide l'amico nella casa al confine e mangiò alla sua tavola tranquillamente. Tina era sempre golosa, ecco perché il cercatore di funghi che attraversava il bosco gli trovò addosso, trentasei ore dopo,</i></p>	<p>Il y avait un beau soleil ce matin de mai. Glenn partait à moto de sa banlieue, le 6,32 dans une poche de son costume beige. Il alla voir son ami dans la maison à la frontière et il mangea à sa table tranquillement. Tina avait toujours été gourmande, voilà pourquoi le ramasseur de champignons qui traversait le bois trouva sur lui, trente-six heures plus tard,</p>

la tavoletta di cioccolato.

cette tablette de chocolat.

L'ultimo viaggio di Glenn,
Mondadori 1999

Information vivante

Alors j'ai pensé à toi,
qui m'appelais et en soulevant
à peine le regard j'ai observé
d'abord indistincte, comme en suggestion,
enfin presque claire, une forme
avancer, osciller. Comme un bateau,
oui à coup sûr un bateau
qui rompait l'horizon, arrivant
dans une étrange, confuse évanescence.
Comme un message qui point, comme
une information vivante
ou survivante, entière,
surgie d'un noir immense tout.

Come una nave, Arca felice, 2008

Innombrables sont les sosies
partout répandus et qui se suivent
et me confondent, coupables,
en ces pauvres traces décollées
d'identité, la mienne, dans le monde.
Moi-même, enfin, je ne suis pas autre
qu'un exemplaire commun,
appartenant à un groupe,
à une typologie prévisible,
comme des millions. De qui, donc,
pourrait être la faute, dans le sôma
et non moins dans la pensée ?

Malaspina, Mondadori, 2013

Milo De Angelis

Né à Milan (où il vit) en 1951, Milo De Angelis a exercé très tôt une influence notable sur la jeune poésie italienne, en particulier à travers sa revue *Niebo*, "ciel" en polonais (1977-1980), expression d'un retour à l'imaginaire et au mythe après la décennie politique et avant-gardiste des années 60. Un premier recueil marquant fut *Millimetri* (Einaudi 1983, récemment réédité). Fin critique, enseignant, traducteur, écrivain toujours attentif aux nouveaux talents littéraires, il a obtenu le prix Viareggio en 2005 pour *Tema dell'addio*. Son dernier recueil, *Quell'andarsene nel buio dei cortili* (2010), éloge par certains aspects de l'égarement, l'a consacré en Italie comme l'un des plus importants poètes vivants.

NUE, NULLE

C'est un sommeil sans matière, un dialecte
qui depuis les ruines frappe à la montagne
dans la race de la montagne. Le plus frénétique nul
sut libérer couleur moqueuse, mais aussi
l'exacte couleur des champignons : s'abat une rafale
de grosses gouttes chaudes et la litière est arrêtée
devant la maison d'arrêt
ces noces se serrent
à un épandage affolé de cygnes.
"Laissent sans souffle, aujourd'hui, les mains jointes".

Distante un padre, Mondadori 1989

EN TOI...

En toi se rassemblent toutes les morts, toutes
les vitres brisées, les pages sèches, les déséquilibres
de la pensée, se rassemblent en toi, coupable
de toutes les morts, inachevée et coupable,
dans la veille de toutes les mères, dans la tienne
immobile. Rassemblées là, dans tes
faibles mains. Mortes les pommes de ce marché,
ces poèmes qui retournent à leur grammaire,
dans la chambre d'hôtel, dans la baraque
de ce qui ne s'unit pas, âmes sans répit,
lèvres vieilles, écorce arrachée au tronc.
Elles sont mortes. Elles se rassemblent là. Une erreur,
une erreur dans l'opération.

Tema dell'addio, Mondadori 2005

<p><i>Tu dov'eri? Ti aspettavo in uno stupore giovanile. Il canto inseguiva la tua gola, il tuo assoluto andirivieni. Un sasso precipita su tutti gli dei del sorriso, su tutti i versi che uno chiama nulla se scompaia. Dov'eri? Io ero lì, ero nel cortile che fu tutto. Ero lì, inchiodato a un esistere sparito.</i></p> <p><i>Vanno le fughe dei ragazzi verso un luogo bianco e feroce.</i></p>	<p>Toi où étais-tu ? Je t'attendais dans un étonnement juvénile. Le chant poursuivait ta gorge, tes allers-retours absolus. Un caillou tombe sur tous les dieux du sourire, sur tous les vers qu'on tient pour nuls si tu disparaissais. Où étais-tu ? Moi j'étais là, j'étais dans la cour qui avait été tout. Là, cloué à une existence disparue.</p> <p>Vont les fuites des garçons vers un lieu blanc et féroce.</p> <p style="text-align: right;"><i>Quell'andarsene nel buio dei cortili, Mondadori 2010</i></p>
--	--

Parfois, tout au bord de la nuit, on reste suspendu
et on ne meurt pas. On reste dans un unique souffle,
long, dans le jour jamais accompli, on voit
la porte grand ouverte par un cri. La main blessait
avec une précision proche de la douceur. Ainsi
passe-t-on incognito du premier sang jusqu'à ici,
jusqu'aux instants qui à nouveau comprennent et restent
imparfaits et questionnés.

(idem)

Patrizia Valduga

Née à Castelfranco Veneto (1953), élève du théoricien de la littérature francisant Francesco Orlando, elle habite à Milan où elle a partagé la vie de Giovanni Raboni de 1981 à la disparition de celui-ci en 2004. Fondatrice de la revue *Poesia*, traductrice hors pair (de l'anglais et du français), poète reconnue et lectrice aimée du

public, elle n'a cessé de surprendre depuis *Medicamenta* (Guanda 1982) qui restitue nombre de formes closes de la tradition italienne. Ont suivi neuf recueils – dont les parfaits quatrains de *Cento quartine e altre storie d'amore* (Einaudi 1997) – jusqu'au livre des *Laudi* en l'honneur de son compagnon mort (Einaudi 2012).

Elle sait séduire la chair, la parole,
préparer le geste, produire destins...
Et martyr est le vers,
il est l'urgence du sang, sang qui s'écoule
et s'engorge aux confins
de son controversé, sexué envers.

(*Medicamenta* 1982)

"La porte du plaisir... voilà, est ici."
Celle du tien, certainement, ça oui.
"Mais qui t'ouvre le cerveau ? dis-le-moi, qui ?"
Qui sait l'ouvrir... Doucement... oui, ainsi...

Baise-moi ; donne-moi cent baisers, et mille :
cent pour chaque baiser qui meurt exsangue,
et mille jusqu'à ce qu'en eux j'annihile
une âme, avec dans la bouche deux langues.

Oh oui, caresse doucement, effleure,
m'est menace la hâte et toute violence ;
lentement... non pas dedans, pas encore...
mène-moi peu à peu jusqu'à l'inconscience.

Pour des songes d'ombres, des ombres de songes,
pour le restant d'enfance qui me reste,
pour ce rien tu veux que la honte me ronge ?
Pour des songes d'ombres mortes qui blessent ?

(*Cento quartine*, Einaudi 1997)

Dovrei tenere il mostro dietro me,
stargli tutto davanti,
e prendere i tuoi pianti su di me,
coprirli tutti quanti
con la mia voce sola,
senza sbagliare neanche una parola...
Farmi la notte, il mostro, la paura...
la paura cha hai della paura.

*Je devrais garder le monstre devers moi,
être tout devant lui,
de façon à prendre tous tes pleurs sur moi,
couverts tutti quanti
avec ma seule voix,
sans me tromper d'une parole, d'un cri...
Devenir la nuit, et le monstre, et la peur...
et ensemble la peur que t'as de la peur.*

(Lezione d'amore, Einaudi 2004)

Et la nuit se fait et se défait
et l'on est fait sans âge tous deux :

mieux que l'analyse a fonctionné
le mécanisme de ta pitié.

(Libro delle laudi, Einaudi 2012)

Mario Benedetti

Mario Benedetti est né à Udine en 1955 ; il a passé son enfance dans le village de Nimis (Frioul oriental) avant de s'établir à Milan. Après *I secoli della Primavera* (Sestante, 1992), il a publié de nombreux recueils chez Mondadori, de *Umana gloria* (2004) à *Tersa morte* (2013, partiellement anticipé sur 'Recours au Poème' en ligne), ainsi que le volume de réflexion auto-anthologique *Materiali di un'identità* (Transeuropa, 2010). Il collabore à l'importante publication annuelle « Almanacco dello Specchio » et traduit la poésie (du français).

*I corpi vestiti. Pianura,
boschine. L'industriale terra.*

*E il parco a nascondimenti.
Il viso, sì.*

*I muscoli delle spalle.
Io. Uno. Tu.*

Les corps vêtus. Plaine,
taillis. L'industrielle terre.

Et le parc avec ses caches.
Le visage, oui.

Les muscles des épaules.
Je. Un. Toi.

*È presenza.
Ricordo. Dormi, sognante*

*primavera estate autunno,
da questi lunghi secoli.*

C'est présence.
Souvenir. Dors, rêvant

printemps été automne,
depuis ces longs siècles.

physical dimensions

C'étaient les fables, l'extérieur.
Chuchotements, bandeaux, fondus.

L'extérieur de l'extérieur
quelque chose écoute.

Ici.
Oh.

Pitture nere su carta, Mondadori 2008

Combien de mots qui n'existent plus.
Ce précis repas n'est pas la soupe.
La mer n'est pas l'eau de qui reste ici.
Une aide c'est trop la demander.
Mourir et n'y a aucun vivre et n'y a rien, m'enlève les mots.
Et pas de sauts, de mains qui ensemble se tiennent
à la corde, sourires, caresses, baisers. Une lande imprononçable
est le lit dans la maison de repos des mourants,
agitée, dans les spasmes de sentir que l'on vit encore.
Province d'Udine, Codròipo, le malade des deux poumons,
pantalon large, visage avec la peau sur les os,
le nez effilé ne sont pas l'histoire à raconter, ni les souvenirs.
Aride savoir, aride sentir.
Et je dis, rendez-vous compte, n'ayez pas juste vingt ans,
et une vie comme toujours, qui me fait juste du mal.

3 octobre 2011

Les mots ne sont pas pour qui n'est plus là.
Ils s'émeuvent et peuvent dire le visage mort.

Les yeux étaient ceux qu'elle montrait,
l'habit inhumé celui vu d'autres fois.
Voir que tu n'es plus là, ne rien dire.

<i>ricordo di Andrea Zanzotto</i>	<i>souvenir d'Andrea Zanzotto</i>
<i>I fiori tutte le notti aperti, mi guardi scrutando in [giro o dalla finestra il campo come il campo di una [volta. Venuti per i prati, per non poterli dire che erbe e [alberi. Potevamo essere fatti di un ferro, di un muso. L'orto è solo una cosa che facevamo, una domanda.</i>	Les fleurs toutes les nuits ouvertes, tu me regardes en [scrutant alentour ou par la fenêtre le champ pareil au champ d'autrefois. Venus par les prés, pour ne pouvoir les dire juste [herbes et arbres. Nous pouvions être faits d'un simple fer, d'un [museau. Le potager est seulement une chose que nous faisons, [une demande.

Moi aussi seul comme ce porte-manteau,
comme sont les tables, comme la planche à repasser.
Murs et rambardes, le fauteuil, la cheminée.
Brûle le feu incendiant le jardin en entier,
tout le pré, les bois, tous les printemps.

Tersa morte, Mondadori 2013

<i>Ma tu lo sai che c'era? Siamo nati insieme, lui alla porta vicina. Se un giorno non lo avessi visto? In qualche posto ci sarebbe stato. Se il posto fossero altri visi con le loro facce, con la loro morte? E' finita. Si resta a guardare, le parole scorrono insieme alle dita. Non devi più alzarti da te. Tanti passi, tanti sguardi, altri cieli. La tua vita, nessun commento.</i>	Mais tu sais qu'il était là ? Nous sommes nés ensemble, lui la porte à côté. Si un jour je ne l'avais pas vu ? Il aurait bien été quelque part. Si l'endroit avait été d'autres visages avec leurs visages, avec leur mort ? C'est fini. On reste là à regarder, les mots passent ainsi que les doigts. Tu ne dois plus te lever tout seul. Tant de pas, tant de regards, d'autres cieux. Ta vie, aucun commentaire.
<i>[Nuovi Argomenti, 5 mai 2014]</i>	<i>(inédit en volume)</i>

Valerio Magrelli

Naissance à Rome 1957, études en Italie et en France, poèmes publiés à vingt ans dans *Periodo Ipotetico* ou *Action Poétique*, premier recueil (*Ora serrata retinae*) en 1980 chez Feltrinelli présenté par Enzo Siciliano : la carrière de Valerio Magrelli commence sous le signe du prodige, continue par la consécration universitaire et se poursuit par des parutions régulières (*Nature e venature*, *Esercizi di tiptologia*, *Disturbi del sistema binario*), y compris d'essais et de romans, jusqu'au prosimètre *Geologia di un padre* (Einaudi 2013) dont l'essentiel des parties en vers a été présenté par le site 'poezibao' à la même date. Récemment invité de la Mél (avec Pierre Bergounioux), il s'impose comme l'une des voix représentatives de la poésie italienne « post-lyrique ».

Chroniques du Pléistocène

“Un père, un être sacré, un roi” (S. Bellow)
“Un père [...] un mal nécessaire (J. Joyce)

I.

La ligne de mon père :
les osseux, les affligés, les émaciés,
voilà une moitié de mon sang,
le fantôme dont je suis le linceul.

Maigres Magrelli,
étuis peau et os
tissés sur un châssis prodigieux
de nerfs, un treillis de secousses,
colère, colère,
et tout un zigzag de tragédie
sur le Néant – *Ciociarìa*,
terre creuse d'où Ils surgirent,
spléniques prophètes de l'angoisse
venus du désert en habits de laine
avec des herbes amères,
des anathèmes, des exorcismes.

II.

*È immagine di poesia, la figura
paterna che si nutre di me,
la tenia che divora da dentro la mia vita?
Immagine di poesia è la figura
di mio figlio, che beve proteso
verso il rubinetto alzandosi
su un piede, mentre l'altra gamba,
prodigio della statica,
distesa oscilla in aria, contrappeso
magico per bilanciare la sete.
Avevsi anch'io la sua grazia
nell'equilibrare la fame
di chi dentro di me
si sporge e mi dilania!*

II.

Est-ce image de poésie, la figure
paternelle qui se nourrit de moi,
le ténia qui dévore ma vie de l'intérieur ?
Image de poésie est la figure
de mon fils, qui boit penché
vers le robinet en se dressant
sur un pied pendant que l'autre jambe,
prodige de la statique,
tendue oscille en l'air, contrepoids
magique pour compenser la soif.
Si je pouvais avoir sa grâce
pour équilibrer la faim
de qui au-dedans de moi
s'avance et me déchire !

III. À Hyacinthe, mon père

Le ciel vibre, l'hyacinthe fauchée tombe.

M. Luzi

Il s'agit chaque fois du contraste [...] entre le mécanisme
aveugle et la liberté, entre la fixité et l'histoire.

R. Caillois

Vieillesse – en route pour le Grand Mimétisme,
je deviens toujours plus semblable à mon père.
Hyacinthe, je te rejoins !
disque qui me frappe pour me faire pareil à toi.
Visage, gestes, inflexions, démarche :
je reviens à l'original,
simple application d'un programme.
Ou peut-être me déguise, pour être sauf,
barricadé dans son enclos génétique...
De quel prédateur suis-je en train de fuir,
pour abdiquer mon aspect ?
(Cette façon que j'ai de dire : « Vraiment ? »,
en me sentant doublé,
parlé par une voix qui est la sienne).
Vieillesse – l'Invasion se rapproche.
Je ne sais si je pourrai encore signer de mon nom.

IV. Grand Café la Morgue

Derrière le bar, sur la droite,
la chapelle mortuaire.
Je laisse mon fils aller s'acheter une glace,

je lui dis de m'attendre, j'entre
et me retrouve face à trois cadavres.
Le biscuit du mort, ai-je pensé,
corps camouflé en aliment.
Ce poids glacé, comme sur un plateau,
qui m'attend, figé,
refroidi sur le blanc du linceul,
à emballer,
ou sur le bassin métallique d'une balance,
pour calculer le prix
pendant que le client debout attend.
Mieux, la pâte prête pour le four
du matin. C'est le non-cuit,
le jamais-cuit qui attend
éperdument
au feu du futur.

Geologia di un padre, Einaudi 2013
(Appendice)

L'essaim

Pour ne pas oublier le Policide

On dit « essaim de secousses », comme s'il s'agissait d'abeilles,
mais des abeilles qui nous chassent de nos maisons,
des abeilles qui font un miel amer, amer
de douleur, de nausée, de peur.
Nous nous étions installés au-dessus de leur ruche,
voilà pourquoi elles nous chassent.
Nous ne sommes chez nous même pas dans notre maison,
même notre maison est la maison d'autrui,
la maison de quelqu'un arrivé bien avant
et qui à présent nous chasse.
Elles viennent en essaims, reprendre leur maison,
la maison qui est la leur, dont elles nous secouent à terre,
nous punissant de notre présomption :
avoir été assez confiants
pour croire que le monde se pouvait habiter.

Il sangue amaro, Einaudi 2014

Antonella Anedda

Née à Rome en décembre 1958, Antonella Anedda est historienne de l'art, poète et traductrice ; elle a été présentée d'abord par G. Manzi et A. Colasanti (avec *Residenze invernali*, Rome 1989, puis Crocetti 1992 ; trad. fr. dans *Poésie 90*, n° 32), et a publié avec succès *Notti di pace occidentale*, *Il catalogo della gioia* (Donzelli 1999 et 2003), *Dal balcone del corpo* (Mondadori, 2007, prix Dessì 2008 avec Simona Vinci). Elle écrit en italien et parfois en sarde.

Il y a une fenêtre dans la nuit
et deux formes sombres endormies
brunes comme les oiseaux
quand leur corps s'éloigne contre le ciel.
J'écris avec patience
à l'éternité je n'y crois pas
la lenteur me vient du silence
et d'une liberté – invisible –
que le Continent ne connaît pas
l'île d'une pensée qui m'incite
à rassembler le temps
à lui faire place
en inventant pour cette langue son désert.

La parole se fend comme bois
comme du bois elle crépite de côté
moitié en feu
moitié en abandon.

* * *

Est-ce que si nous mourons, c'est pour cela ?
Pour que l'air liquide des jours
secoue d'un coup le temps et lui fasse place
pour que l'invisible, le feu des attentes
se déploie dans l'air
et brûle ce qui nous paraissait
notre seule récolte ?

Attitos (Thrènes)

1.

Rends-moi ce fils tien
terre vêtue de noir,
face de pluie. Il m'appelle
mais tu t'abats et tranches.
Je ne puis répondre
pleine de boue et d'épines.

2.

Tu la vois, bougie, cette ruine
dans les objets qu'il ne touche plus,
les ciseaux à tondre rouillés.
Je fouille dans la cendre,
je ferme à demi la porte,
mais tu l'entends l'ange qui vient
et s'assoit près de l'âtre avec les chiens.
Ton époux n'y revient pas, il dit
qu'il est dans le cercueil.
Alors laisse-moi dormir
les lèvres contre son bois
jusqu'à la grand messe de Pâques
notre dame de lumière en croix.

3.

Au petit jour il a fermé les yeux
il a désiré en vain
en un seul cri muet.
Tu tardes trop à venir, vent,
sa face de mort
est feuille immobile et froide.
Je ne veux qu'être seule avec lui
aspirant le venin
qui m'est resté dans le coeur.

4.

Sa voix s'est tue,
il ne dit plus : "Allons".
Elle crisse comme craie
qui vrille les dents.
Il a senti la mort
lui passer un fer brûlant
entre oreille et tempe
pour dispenser sa douleur
à qui ne peut guérir.

5.
Il est parmi des étrangers
dans l'enfer des âmes
prématurées. Il murmure
mais nul ne répond
car c'est notre châtement
ces vols tout autour
pleins d'une voix de pluie
dans leur gorge.

6.
L'âme qui s'abaisse
en vol dans la mémoire
de cercle en cercle de pierre
noircit comme l'agneau
cuit sous la cendre.

7.
je voulais passer une éponge métallique sur sa poitrine
le blesser jusqu'au sang comme un christ
pour croire qu'il revivait

8.
A' présent la vie ralentit. L'herbe
ne crépite ni la mer ne brûle.
la bise me consume, la porte grince,
le bois est un astre de douleur.
Lointaine est la terre
où l'époux s'en est allé.
Les instruments font tinter
la mémoire, la souris ronge
telle une écharde de gel.
Ah, épousé, manteau de nuit,
moi brebis devenue sauvage.
Chante dans cette solitude
le printemps de Logudoro.

Dans *Bina*, nov. 2006 (tr. du sarde)

L'aria è piena di grida

*Pensi davvero che basti non avere colpe per non essere
puniti,
ma tu hai colpe.
L'aria è piena di grida. Sono attaccate ai muri,
basta sfregare leggermente.
Dai mattoni salgono respiri, brandelli di parole.
Ferri di cavalli morti circondano immagini di battaglie.
Le trattengono prima che vadano in un futuro senza*

L'air est plein de cris

Tu penses vraiment qu'il suffit de n'avoir pas fauté pour ne
pas être puni,
mais tu as fauté.
L'air est plein de cris. Ils sont collés aux murs,
il suffit de frotter légèrement.
Des briques montent des respirations, des lambeaux de mots.
Des fers de chevaux morts entourent des images de batailles.
Les retiennent avant qu'elles ne sombrent dans un futur sans
encadrement.

cornici.

*Cosa ci rende tanto crudeli gli uni con gli altri?
Cosa rende alcuni più crudeli di altri?
Le crudeltà subite e poi inghiottite fino a formare una*

*guaina
con aculei sul corpo ferito?
O semplicemente siamo predestinati al male,
e la vita è solo fatta di tregue dove sostiamo
per non odiare e non colpire?*

Dal balcone del corpo, Mondadori 2007

Qu'est-ce qui nous rend si cruels les uns avec les autres ?
Qu'est-ce qui rend certains plus cruels que les autres ?
Les cruautés subies, puis avalées, jusqu'à former un fourreau
avec des piquants sur le corps blessé ?
Ou simplement sommes-nous prédestinés au mal,
et la vie n'est-elle faite que de trêves où nous nous attardons
pour ne pas haïr, ne pas assaillir ?

Cristina Alziati

Milanaise née en 1963, Cristina Alziati vit en Allemagne, traduit, écrit des articles militants pour des publications italiennes, collabore au Centre Franco Fortini de Sienne, est présente dans plusieurs revues papier et en ligne. Elle a publié deux recueils poétiques, *A compimento* (Manni 2005, prix Pasolini 2006), et *Come non piangenti* (Marcos y Marcos, 2011).

En rêve

d'une fenêtre de la Chaussee Strasse, Berlin, siècle dernier

Regarde, c'est la pluie
elle bat le goudron gras sur les toits,
l'éclat glissant du pavé,
gonfle les lents filets d'eau sale
giclant des nuques au pas
qui bat, des amphibies -

Ne crains rien ma petite ma douce,
c'est l'éclair, il fracasse dans le talon
qui bat la terre, des troupes.
Il réduit en cendres le pas.

(*A compimento*, Manni 2005)

Et les arbres...

flores apparuerunt

Il y avait aussi les noms, je crois
ceux qu'identiques nous donnons à chaque chose
et les arbres, dont il faudra bien
au cours d'une des journées que nous parlions,
et mille graines que des mille espèces
dans notre terre dissipées, nous,
parmi de très anciens points de suture
en réserve nous cachons – enfin il y avait
une récolte, je crois me souvenir
juste dedans le silence, juste pendant
qu'entre nos dents fondait le silence
et *amica*, un chœur d'eau se rassemblant alors,
mea surge saluait –

(trad. coll. CIRCE)

Dessinent, autour, les enfants
parlent avec les chats, ramassent cailloux et fleurs
le vert est celui lustré et gris de l'olivier.
L'églantine, que je nettoyait des mauvaises herbes
le printemps dernier, est là où je l'avais laissée
donc moi aussi je suis là où j'étais. En ces
jours pour toi de pâques, appliquée
de la caducité des corps désormais je m'habille.
Je la porte dans les prés, à la suite des enfants.
Ils cherchent à présent des roseaux, ils cherchent l'eau par les sentiers,
ils font chaque chose pour de vrai.

*Il grigio della luce mi stordisce
e scendere la scalinata di Aracoeli
come fosse per sempre,
come verso quel sonno muovessi
dove ritorneremo inestricati
– verso una sosta, fra i gradini
che altri, salendo, calcheranno in me.*

(carte postale)

Le gris de la lumière m'étourdit
et descendre les marches de l'Ara-Coeli
comme si c'était à jamais,
comme si j'allais vers ce sommeil
où nous retournerons inextricablement
– vers une halte, parmi les gradins
que d'autres, montant, fouleront en moi.

Or tu crois qu'il suffirait d'un rien,
s'asseoir à une table libre
au moment propice, et travailler à ses vers,
travailler à ses fragments. Moi je suis faite à l'inverse
de ce non écrire jour après jour ;
dans la sédimentation des petites
choses, et des grandes, je suis
l'âme occupée de leur devenir muettes.

Passants

C'était avant l'aube, et en allant
transpercé tout-à-coup fusait l'air
et très-brillante la faucille lune,
la claire lame des monts. Et nous restions cloués.

Tu vois, te demandais-je, que cette vue
pour moi paraît tremblée, car fragile
je la tiens dans mes mains, et je pleure ; dis-moi,
elle tourne vers nous peut-être, beauté, une prière ?

de combien est-ce don, de combien
est-ce offense aussi bien, peut-être une ligne, une crête en nous
d'unique lumière luit ?

De cette halte je demande, où je ne distingue pas
si mon ombre ici glissée à terre
est joie ou douleur. Signe de quoi, les pleurs.

Traces III

à Rosa Luxembourg

Quelqu'un plus tard la verra sur le pont.

Socialisme ou barbarie, avait répété
avec un léger accent étranger une femme
pendant qu'elle allait parmi les gens du peuple

violet, celui qui a rempli aujourd'hui la place.
Et les jeunes n'ont pas compris sa langue,
qui pouvait discerner a feint de ne pas entendre.

Du pont, maintenant, un instant ultime
sur l'hécatombe des eaux
jusqu'à qui regarde, loin.

Come non piangenti, Marcos y Marcos 2011
(trad. d'abord en ligne dans "poezibao")

Italo Testa

Né en Émilie-Romagne il y a quarante-deux ans, Italo Testa a publié *Gli aspri inganni* (Lietocolle 2004) et *Biometrie* (Manni 2005), ainsi que "Luce d'ailanto" dans le dixième Cahier de Poésie Marcos y Marcos (en partie traduit par CIRCE), et l'e-book *Non ero io* ; enfin *La divisione della gioia*, Transeuropa 2010 et *I camminatori* (Valigie Rosse 2013). Il est essayiste et philosophe, traducteur, co-directeur de la revue « L'Ulisse ».

<i>UN LUOGO QUALUNQUE</i>	UN LIEU QUELCONQUE
<i>o sulle poltrone in prima fila, davanti a un sipario grigio seguì in allerta la scena vuota, come una macchia nera in un quadro lo spazio deserto ti incornicia:</i>	ou sur les fauteuils au premier rang, devant un rideau gris tu suis en alarme la scène vide, comme une tache noire dans un tableau l'espace désert t'encadre :
<i>è stato sulle scale, il gradino lucidato dai passi anonimi, l'ombra obliqua che taglia lo stipite:</i>	c'était dans les escaliers, la marche lustrée par les pas anonymes, l'ombre oblique qui coupe le chambranle :
<i>oppure è quando senza preavviso il chiavistello con uno scatto scuote l'uomo che dietro la porta a torso nudo liscia il lenzuolo,</i>	ou bien c'est quand sans prévenir un déclenchement du verrou surprend l'homme qui derrière la porte torse nu lisse le drap,
<i>quando la sedia accostata al muro ha mosso un'ombra dentro la stanza e i panni inerti sul ripiano hanno mandato un lampo nel buio:</i>	quand la chaise appuyée contre le mur a animé une ombre dans la pièce et les vêtements inerts sur le plateau ont lancé un éclair dans le noir :
<i>o è stato mentre risalivi fino al nostro primo appartamento,</i>	ou était-ce quand tu remontais jusqu'à notre premier appartement,

la mano appoggiata al corrimano,

*appena il vento ha mosso le tende
contro le assi del pavimento
e hai visto le crepe nella brocca,
ti sei voltata contro il bianco
squarcio del lino sulla parete:*

*o è stata la mia sete a disfarti,
lo sguardo osceno che getto al mondo
sulle braccia sode di una donna
in vestaglia, di primo mattino,
con la brama del volto coperto,
del taglio aperto lungo le natiche,*

*e ogni volta che le spalle forti,
ossute, come un quadrante bianco
tornavano a imprigionarmi
nel tempo del corpo sconosciuto,
in un interno spoglio e taciuto:*

*o è stato in una casa a due piani
sopra la croce di Sant'Andrea,
mentre anch'io nella marea
del desiderio cadevo vinto,
ansimando per la prima volta
preso tra i rami del suo ailanto,*

*o quando da dentro chiudevamo
le tende, a telefono spento
per sentire sul binario il treno,
senza più un gesto o un pensiero vero,
se da allora il passaggio è precluso
e non posso tornare a ciò che ero:*

*ma forse anch'io un giorno ho pensato
presto le macchine partiranno,
la casa sarà per noi sbarrata
e io sotto un lampione astioso
sfoglierò altre pagine, altri libri*

*o camminerò lungo un parco
e nemmeno la notte potrà
nascondermi, se guarderai sotto
le tue finestre sulla panchina,*

*o se appoggiata a uno schienale,
nuda, alle undici di mattina
ti toccherai furtiva, e senza
più ben sapere chi siamo stati,
quando la lampada ci cadeva
a lato, e il letto si spostava
dal muro, e l'acqua non bastava:*

[...]

*anche così si annega l'ansia
nello specchio marmoreo di un tavolo,*

appuyant la main sur la rampe,

dès qu'un vent a bougé les rideaux
contre les lames du parquet
et tu as vu les fissures dans le broc,
tu t'es retournée contre le blanc
éclat du lin sur la paroi :

ou ma soif t'a-t-elle défaits,
le regard obscène que je jette au monde
sur les bras fermes d'une femme
en peignoir, au petit matin,
cette soif de son visage couvert,
du tissu fendu le long des fesses,

et chaque fois que les fortes épaules,
osseuses, telles un quadrant blanc
revenaient m'emprisonner
dans le temps du corps inconnu,
dans un intérieur dépouillé et muet :

ou ça a été dans une maison à deux étages
sur la croix de Saint-André,
pendant que moi aussi dans la marée
du désir je tombais vaincu,
haletant pour la première fois
pris entre les branches de son ailante,

ou quand du dedans nous tirions
les rideaux, téléphone éteint
pour entendre le train sur les rails,
sans un geste ou une pensée vraie,
si depuis lors le passage est barré
et que je ne puis revenir à ce que j'étais :

mais peut-être moi aussi un jour ai-je pensé
bientôt les voitures vont partir,
la maison sera pour nous barricadée
et moi sous un lampadaire hargneux
je feuilletterai d'autres pages, d'autres livres,

ou je marcherai le long d'un parc
et même la nuit ne pourra
me cacher, si tu regardes en bas
de tes fenêtres sur le banc,

ou si appuyée contre un dossier,
nue, à onze heures du matin
tu te toucheras furtivement, et sans
plus bien savoir qui nous avons été,
quand la lampe tombait à côté
de nous, et que le lit s'écartait
du mur, et que l'eau ne suffisait pas :

[...]

même comme ça on noie l'angoisse
dans la glace de marbre d'une table,

*anche quando la vita si piega
tra le imposte, sull'impiantito
verde, o dietro la ghigliottina
che separa il tempo dalla stanza:*

*nemmeno così sarà redento
questo agitarsi, questo andare
esposti a ogni buffo di vento,*

*o nella luce artificiale
di un neon credere che la notte
non sia notte, il verde non scintilli
immune da ogni nostro sguardo,
le merci esposte nel silenzio
di una vetrina siano lo sfondo
del nostro tranquillo sovrastare,
del dominio saldo della specie:*

*e quando nelle insegne luminose
che rimano i grani dell'asfalto
hai visto il segno certo, il richiamo
ribattuto da ogni nostro passo,*

*o in una vetrina, controluce
hai scorto sul ripiano le pose,
le ossa spigolose del suo corpo
segnarti senza più un riparo,*

*come il giorno che stesa sul letto
ti sei girata, tranquilla, e hai visto
le grate che spartivano il vetro,
e alzandoti di scatto hai detto
che non sarebbe successo niente,
che tutto era ancora intatto
e mentre ti guardavo in silenzio
sei sparita nell'angolo cieco:*

*allora ho visto che nulla torna,
che la fragilità ci insidia
dall'interno, dentro le giunture,
s'insinua nelle vene, riveste
la piega opaca dei discorsi,*

*allora, chiamandoti in disparte
a fianco del letto avrei atteso,
la pelle a toccare il marmo freddo,
che tutto fosse tornato a posto,
il braccio nascosto tra le gambe,
la luce sulle mie cosce nude,
la mano a coprirti il pube:*

de : *La divisione della gioia*, Transeuropa
2010

même quand la vie se replie
entre les volets, sur le plancher
vert, ou derrière la guillotine
qui sépare le temps de la pièce :

non plus ainsi ne sera rachetée
cette agitation, ce déplacement
exposé à chaque souffle de vent,

ou dans la lumière artificielle
d'un néon, croire que la nuit
n'est pas nuit, que le vert ne scintille pas
indemne de chaque regard nôtre,
que les marchandises exposées dans le silence
d'une vitrine sont le décor
de notre tranquille surplomb,
de la solide maîtrise de l'espèce :

et quand dans les enseignes lumineuses
qui rythment les grains de l'asphalte
tu as vu le signe certain, l'appel
répété par chacun de nos pas,

ou dans une vitrine, à contre-jour
tu as aperçu sur le plateau ses poses,
les os anguleux de son corps
te marquer sans plus aucun abri,

comme le jour qu'étendue sur le lit
tu t'es tournée, tranquille, et tu as vu
les grilles qui séparaient la vitre,
et te levant d'un coup tu as dit
que rien n'allait arriver,
que tout était encore intact
et pendant que je te regardais en silence
tu as disparu dans l'angle mort :

alors j'ai vu que rien ne cadre,
que la fragilité nous menace
de l'intérieur, dans les jointures,
s'insinue dans les veines, revêt
le pli opaque des discours,

alors, t'appelant à l'écart
sur le côté du lit j'aurais attendu,
la peau au contact du marbre froid,
que tout se soit remis en place,
le bras caché entre les jambes,
la lumière sur mes cuisses nues,
la main te couvrant le pubis :

Florinda Fusco

Née à Bari en 1972, chercheur universitaire, Florinda Fusco travaille en Littérature Comparée, mais a écrit aussi sur Edoardo Cacciato et Amelia Rosselli. Elle a publié deux recueils de poésie, *linee* (Zona 2001) et *Il libro delle madonne scure* (Mazzoli 2003, prix Delfini), réunis en *Tre opere*, 2009, pour l'essentiel accessible en ligne.

il risveglio...

(à trois heures l'espace est de nouveau neutre)

[...]

le réveil et puis réunir les pieds
(ne jamais réunir les pieds, les pieds ne portent pas la croix)

se lever ou ne pas bouger tourner la tête attendre que la pointe de lumière
tombe sur le front attendre avec les mains attendre que le ciment
arrête le pied que l'eau immobilise l'eau

je vois le jour c'est le jour à marcher sans pauses

le réveil la respiration pour combler le jour soulever la tête
difficile de se lever car difficile de se lever

le jour s'est ouvert le sol s'est ouvert la terre est légère
la poule qui court ne doit pas se cacher

pouvoir courir sans personne *la poule qui court ne doit pas se cacher*
pouvoir courir avec son propre corps
avoir un corps

(poids et coups os nerfs liquides)

[...]

je ne sais où se jettera ce fleuve énorme de goudron
avec des boîtes de pinces à linge des dentifrices si ma tête contre
la tienne deviendra une noire souris qui couine ou des sandales
en bois qu'on achète au marché et quand tu utilises les voyelles

comme voyelles et les neurones suivent tes coups quand tu te cognes contre
mon thorax qui se dresse doucement comme un fer et quand la
coque est infermable et tu promets qu'arriveront les dromadaires et
tu racontes que dans les escaliers je trouverai le roi avec mes vêtements d'hiver
sur les bras

je ne sais pas à présent quel est le terrain je ne sais si la coque
sera dure ou marchera doucement comme le pied
les enflures aux genoux
quel est le trône ? quel trône était-ce ? et le don se donne ? ou tout existe
dans la digue dans le filet et dans la laine dans le matelas de la décharge
dans la couverture avec du terreau l'insecte
cogne encore contre le doigt la note est dans les trois clés le duvet a poussé le
sang bat dans le pied
je ne vais pas

(ou) liquide, liquide bouillant
l'asphalte noir à laver avec chaque partie du pied
en harmonisant
jusqu'à atteindre le bord caché de la peau

Linee, Zona 2001

(trad. coll. CIRCE)

si tu sens que
l'arbuste n'a plus semblance
humaine
(dis-moi)
quand tu endigueras l'eau stagnante tu laveras tes pieds dans le goudron autant que la
faute est faite les algues sont des ongles autant qu'est léger ton tablier l'abdomen
maigre quand tu as perdu l'enfant dans l'espace quand tu l'as élevé et qu'est-ce que
tu lui as dit quand l'ortie a glissé sur son corps quand les mamelons sont devenus
charbon quand le jour n'est pas encore fini quand le jour est l'unique jour mais si tu
sens

(bulbes végétatifs ?)

la reconnaissance est un ordre naturel

quand je m'aperçus du tablier sale
je demandai au danseur de suivre à mon pas

(l'histoire n'a pas encore de fin et pourtant
vous continuez)

Cristina Ali Farah

Cristina Ubax Ali Farah, d'origine somalienne comme Igiaba Scego, est née à Vérone en 1973, a vécu quelque temps à Mogadiscio avant de retourner en Italie ; elle habite actuellement en Belgique. Elle s'est fait connaître avec le roman *Madre piccola* (Frassinelli 2007), une activité de journaliste, et pour avoir publié des textes poétiques en revues et dans l'anthologie de Mia Lecomte *Ai confini del verso. Poesia delle migrazione in italiano* (Le Lettere, 2006).

ROUGE

Aube mousseuse, tu nous as surpris offusqués et seuls,
alors que nous nous en allions pour toujours.
Moi, sur la camionnette sale avec un précieux paquet dans les bras.
Je regardais fixement les fusils appuyés aux épaules.
Des guerriers accompagnaient nos adieux. Et le sable recouvrait tout.
Parmi les dunes glissantes, rares cabanes.
Les enfants sortaient en criant et les femmes tendaient le bras.
Attends.
Ceci est l'ultime salut.
L'angoisse n'a pas encore envahi leurs faces. J'en ressens l'odeur.
Et je m'aperçois que mes lèvres sont salées.
Mais le ciel est lessivé, pur, bleu d'azur.
Je fuis loin de la mort et l'emporte avec moi.
Si ça n'était pas pour les visages sereins des enfants.
Au loin se devine l'Océan.
Et je vois ferreux et pesant un obtus bateau de guerre.
Un guerrier lève son manteau rouge au vent, l'autre en saisit deux pans.
Il ondoie et flotte comme un poisson de mer, le manteau rouge.
Et s'élève, de l'obtus bateau de guerre, une libellule d'acier.
Mon père dit : « L'hélicoptère sera bientôt ici, cours ».
Mais mes jambes se meuvent avec peine.
Il y a quelques heures, tendre palpitante créature est sortie de mon ventre.
Maintenant je serre le précieux paquet contre ma poitrine.
La libellule s'élève. Mon père gesticule frénétiquement.
Mais je n'entends pas sa voix. Je me retourne.
Je vois le guerrier au manteau rouge.

Il est très jeune, comme moi. Il a peut-être dix-huit ans.
 Il cache son torse avec le manteau rouge.
 Il sourit.
 « Il va venir te prendre aussi » me dit-il.
 « Et toi tu ne viens pas ? »
 Sa tête ondoie. Comme le manteau rouge.
 Il tient son fusil en bandoulière. Mais le sourire est candide, ouvert, inoffensif.
 Dans la libellule, entourée de parois d'acier, j'observe pour la dernière fois.
 Et je vois un long cordon de guerriers encercler la plage.
 Puis au centre un manteau rouge.
 Qui flotte, se tord, s'élargit.

(*Ai confini del verso*, 2006)

<p>VAI, SORGE PER TE LA CITTA' STASERA</p> <p>Insieme in fila e quell'attesa di un visto valido per il viaggio Timbro di ogni incubo rimedio Un desiderio non si può toccare Che ne so del mondo occidentale In questa casa respiro con fatica Mio padre non è più con mia madre è forse il momento di partire</p> <p>Vai, sorge per te la città stasera</p> <p>Non hai che un lavoro da <i>boyesa</i> Assieme inseguiste una chimera Non cerchi tra gli uomini fortuna Trovare, oltre l'anima, tesori Che ne sai del mondo occidentale Chi ti riparerà nella bufera Gli anni si affinano in fretta Vuoi un marito vecchia maniera</p> <p>Vai, sorge per te la città stasera</p> <p>Su quante parole contava allora Baruuko, baasto, bikeeri La sua voce un poco distorta Matrimonio e auguri sinceri Che ne sa del mondo occidentale Di un uomo che perde i suoi ruoli Sarà lei a comprargli i vestiti E domani inizierà meglio di ieri</p> <p>Vai, sorge per te la città stasera</p>	<p>VA, C'EST POUR TOI QUE LA VILLE SE DRESSE CE SOIR</p> <p><i>Ensemble en rang et cette attente d'un visa valide pour le voyage Tampon de tout cauchemar remède Un désir on ne peut le toucher Qu'est-ce que je connais du monde occidental Dans cette maison je respire avec difficulté Mon père n'est plus avec ma mère c'est peut-être le moment de partir</i></p> <p><i>Va, c'est pour toi que la ville se dresse ce soir</i></p> <p><i>Tu n'as qu'un travail de boyesa Ensemble vous avez poursuivi une chimère Tu ne cherches pas parmi les hommes fortune Trouver, au delà de l'âme, des trésors Qu'est-ce que tu connais du monde occidental Qui t'abritera dans la tempête Les années s'amenuisent vite Tu veux un mari à la manière ancienne</i></p> <p><i>Va, c'est pour toi que se dresse la ville ce soir</i></p> <p><i>Sur combien de mots comptait-il alors Baruuko, baasto, bikeeri Sa voix un peu distordue Mariage et vœux sincères Qu'est-ce qu'il connaît du monde occidental D'un homme qui perd ses fonctions C'est elle qui va lui acheter ses vêtements Et demain commencera mieux qu'hier</i></p> <p><i>Va, c'est pour toi que se dresse la ville ce soir</i></p>
---	--

A Daud qui a commencé à rêver

C'est pourtant doigts tendus que tu me cherches
parmi arêtes lunaires, algues et langues,
des paupières comme lèvres entrouvertes
bercent la coquille le jaune intact
Battement d'hésitante ouverture

Il te nourrira avec des miettes d'étoiles te nourrira

La nuit s'est gonflée de fleurs
Comme lave glisse ma chair
un filet de lumière coralline
C'est le fil qu'Ariane a démêlé

Il te guidera avec des miettes d'étoiles te guidera

(dans les sites : *Compagnia delle poete* et CIRCE)

Notices :

Jean-Charles Vegliante, né à Rome, normalien (rue d'Ulm), docteur d'État, est traducteur et poète. Il enseigne à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3 où il dirige le Centre Interdisciplinaire de Recherche sur la Culture des Échanges (domaine italo-roman, CIRCE). Ses travaux portent sur les écritures bilingues, la traductologie, la réception, la poétique ; il a édité De Chirico, Ungaretti, Amelia Rosselli, et traduit de nombreux textes poétiques italiens ou dialectaux, de Dante Alighieri à Giacomo Leopardi, à Giovanni Pascoli, aux contemporains. Parmi ses dernières publications : *La Comédie – Poème sacré* de L'Alighieri, éd. bilingue, Gallimard 'poésie' (2012, 2014^{II}), et G. Leopardi, *Chansons*, selon l'édition d'auteur de 1824 (prés. et trad. avec CIRCE, éd. bilingue), Lavoisier St. Martin. En préparation, avec le même groupe, *Traduire le plurilinguisme*, Actes de rencontres 2013 (éd. L. Chinellato, E. Sciarrino, J.-Ch. V.), et un choix de Lorenzo Calogero. Son livre *Le deuil de lumière / Nel lutto della luce* (anthologie bilingue, trad. G. Raboni) a paru chez Einaudi en 2004. Il a reçu le Prix Leopardi pour l'ensemble de son œuvre créative et critique.

Le groupe de **l'équipe de recherche CIRCE** (LECEMO - Paris 3) plus spécifiquement engagé dans la traduction des poètes italiens contemporains, sous la direction de J.-Ch. Vegliante, a animé un blog dépendant du site institutionnel CIRCE, 'Une autre poésie italienne', lequel a publié une page mensuelle dédiée chaque fois à un(e) poète contemporain(e) italo-roman(e) : <http://uneautrepoesieitalienne.blogspot.fr> ; en ce moment est observée une pause, prétexte à relecture de l'anthologie déjà produite. Les membres les plus constants de ce groupe CIRCE sont : Lucrezia Chinellato, Emilio Sciarrino, Ada Tosatti et Sarah Ventimiglia, doctorant(e)s ou docteur(e) de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Index des noms

Ali Farah Cristina	44-46
Alighieri Dante	3, 20, 21
Alziati Cristina	8, 36-39
Anedda Antonella	6, 33-36
Annovi Gian Maria	7
Bàino Mariano	4-5
Baldini Raffaello	2
Bashung Alain (et G. Manset)	8
Benedetti Mario	3, 4, 27-29
Bergounioux Pierre	30
Bessière Jean	5 ⁿ
Brancale Domenico	8
Braudel Fernand	5
Cacciatore Edoardo	41
Calogero Lorenzo	8
Caproni Giorgio	6
Celan Paul	21
Chinellato Lucrezia	47
Colasanti Arnaldo	33
Cucchi Maurizio	4, 7, 22-23
Daumal René	6
De Angelis Milo	7, 24-25
D'Elia Gianni	4, 7
De Luca Erri	2
De Signoribus Eugenio	4, 7, 10 ⁿ , 20
Di Meo Philippe	10 ⁿ
Finiguerra Assunta	8
Fortini Franco	3, 6, 10, 20-21
Frasca Gabriele	4
Fusco Florinda	7, 42-44
Giovenale Marco	7
Giudici Giovanni	4, 7, 10
Guàtteri Mariangela	7
Held Riccardo	3
Hölderlin Friedrich	3
Inglese Andrea	7
Insana Jolanda	2, 5

Jaccottet Philippe	7, 10 ⁿ
Kafka Franz	5
Lecomte Mia	8, 44
Leopardi Giacomo	3, 6
Loi Franco	2, 6
Lolini Attilio	7
Luzi Mario	10 ⁿ
Magrelli Valerio	4, 6, 7, 22, 30-32
Majorino Giancarlo	7
Manzi Gianluca	33
Maulpoix Jean-Michel	6
Mengaldo Pier Vincenzo	6
Montale Eugenio	2, 6, 10 ⁿ
Nessi Alberto	8
Pagliarani Elio	4, 6
Pascoli Giovanni	5, 7, 8 ⁿ , 10
Pasolini Pier Paolo	2
Paulhan Jean	7
Peli Giovanni	3
Pierro Albino	2, 8
Prigent Christian	8
Pugno Laura	4, 7
Pusterla Fabio	7
Quasimodo Salvatore	2
Queneau Raymond	8
Raboni Giovanni	3, 6, 7, 10, 14-16, 25
Riccardi Antonio	7
Rosselli Amelia	2, 3, 7, 42
Sanguineti Edoardo	4, 8 ⁿ
Sannelli Massimo	3
Scataglini Franco	7
Sciarrino Emilio	47
Sciascia Leonardo	8
Sereni Vittorio	6
Siciliano Enzo	4, 5, 30
Simeone Bernard	10
Sovente Michele	2, 8, 10, 17-19
Testa Enrico	6, 7, 22
Testa Italo	7, 39-41
Thiéfaine Hubert-Félix	8
Tosatti Ada	47

Ungaretti Giuseppe	7
Valduga Patrizia	3, 7, 25-27
Vegliante Jean-Charles	3 ⁿ , 5 ⁿ , 8 ⁿ , 10 ⁿ , 47
Ventimiglia Sarah	47
Verbaro Caterina	8 ⁿ
Vicinelli Patrizia	20
Vinci Simona	33
Viviani Cesare	7
Zanzotto Andrea	2, 7, 10, 11-13
Zeichen Valentino	20